

## Une certaine montagne.

C'est par l'intermédiaire de Raphaël Monticelli que j'ai rencontré Michel Butor. Il avait, en 1996, organisé une rencontre pour un entretien autour de mon travail chez Michel, à Lucinges en Haute-Savoie. Cet entretien devait servir de matière pour le catalogue d'une exposition que je devais faire à St Martin d'Hères près de Grenoble. Nous fîmes le voyage en voiture, Raphaël, Simone Monticelli et moi, en passant par l'Italie et le tunnel du Mont Blanc. C'était au début du printemps je crois. Ce trajet et la région où nous allions m'étaient inconnus. Un choc ! Après le tunnel, se dressait une montagne gigantesque avec des glaciers d'une blancheur polaire que le beau temps faisait resplendir. Je transposais ma vision lointaine des hérissements, blocs, et failles, en énormes masses où mon corps se vivait point infime. En mon for intérieur je savais que j'allais vers une autre montagne. Et celle-ci me taraudait. Car je savais, par la rumeur, que Michel Butor faisait figure de montagne. Figure artificielle puisque je n'avais jamais rien lu de lui. Or, une montagne, quelle qu'elle soit, s'appréhende par l'expérience que l'on fait d'elle et seulement alors, elle peut prendre une qualité, une valeur.

En arrivant à Lucinges nous croisâmes Michel - étranger ordinaire pour moi, surpris - qui allait, à pied avec son chien, un carnet à la main, vers sa montagne à lui, au-dessus de chez lui, où il n'y a plus de maison, où il n'y a que sentiers, pierres, arbres, herbes, fleurs et animaux sauvages (j'ai su cela plus tard).

La rencontre devait avoir lieu le lendemain.

Le matin, à l'hôtel, pendant le petit déjeuner, Raphaël trafiquait ses cassettes et son magnétophone. L'angoisse montait en moi. Je me rassurais en me disant que Raphaël, connaissant parfaitement mon travail, assurerait le déroulement de cet entretien et pallierait mes absences.

Devant le portail de la maison "à l'écart", Michel vint nous ouvrir, un peu pataud, un peu dansant dans une distinctive salopette flottante dont j'appris plus tard qu'elle était le fruit du travail de Marie-Jo. Je fus étonné par sa voix : un rythme variable, une douceur, des intonations brusques, un rire sonore, des oui oui oui d'oiseaux aux aigus amènes. Le chien autour de lui, au poil ocre/blanc/doux et Marie-Jo, accueillante, discrète, simple. Maison, espace, piano, tableaux aux murs fouillaient mon regard. Au milieu de la cuisine, un stupéfiant puits recouvert d'une épaisse dalle en verre. Explication de Michel. Simone et Marie-Jo s'entendaient, nous montâmes...

À l'étage, l'espace de Michel Butor est très personnalisé : Lieu de travail et de remuements perceptibles, multiples outils d'inscription, bibliothèque omniprésente, enviable, amalgame d'objets à l'esthétique diverse, images et œuvres posées sur des meubles ou aux murs, parterre jonché de livres "d'artistes" en attente d'exécution ou accomplis, ordinateur, à l'écart, enceint de piles de livres en équilibre instable, une large baie ouvrant la lumière et la vision sur des feuillages dont je supposais les variations saisonnières...

Nous nous installâmes, lui derrière et nous devant son bureau. J'avais amené une série de photos de mon travail du moment que Michel examina et qui suscitèrent quelques interrogations et appréciations dont je ne me souviens guère et une petite œuvre de béton/couleur qu'il qualifia de "pépites de couleurs" ce qui fut mon premier étonnement sur l'acuité de son regard.

Raphaël enclencha le mécanisme.

Suite aux prémisses précisant l'objet de cette rencontre, Raphaël sollicita Michel pour parler des enjeux et de la place de mon travail dans le paysage artistique. Sa réponse me jetait dans un maelstrom intérieur. "Et bien, c'est à lui de nous raconter cela". L'inévitable était là, il fallait que je parle. Instant de stupeur. Incertitude du premier pas...

Je parlai.

Je parlais et Butor répondait, argumentait, questionnait, ouvrait des visions inattendues sur lesquelles je pouvais rebondir... Raphaël intervint peu. La conversation dura longtemps. C'est l'impression que j'en eue. Elle était enregistrée dans la boîte pour un futur travail d'élagage qu'accomplirait, sans doute, Raphaël.

Nous passâmes au repas préparé par Marie-Jo. Je flottais dans un apaisement guilleret que Michel remarqua. J'avais emprunté un chemin de la montagne... avec la montagne.

De retour à Nice, je me jetais dans la lecture de "La Modification" puis des autres romans de Michel Butor. Mes premières "Sainte Victoire". Inutile de dire leur retentissement.

J'avais, un jour, proposé à Raphaël des réalisations plastiques afin qu'il vît s'il était possible d'y adjoindre de l'écrit et il me suggéra de les proposer à Michel. Je lui envoyai donc quelques prototypes accompagnés d'une lettre. Je reçus rapidement sa lettre d'acceptation. Lettre étonnante, constituée de morceaux d'imprimés, découpés ou pas, puisés dans la somme des paperasses de toutes sortes, accumulées dans son bureau, et reliés, articulés par des bouts de bandes adhésives de couleurs variées. Un bel amusement, une belle rêverie ou plutôt, je crois, le signe de son intérêt porté à la relation image/texte et à la mise en confrontation de textes de nature différente pour en expurger la banalité. (Je crois avoir compris, plus tard, que cette forme de courrier n'a pu apparaître qu'après la réalisation de "Mobile").

Notre premier livre était donc en chantier. Il nous fallut quelques courriers pour sa mise au point : d'abord, la décision que ce serait un livre à trois (Michel, Raphaël et moi), la question du format (c'est un livre en bois, béton et peintures), et surtout le rapport de masse entre béton et bois, où, chacun des écrivains écrivait, le nombre d'éléments et le nombre d'exemplaires, son enveloppe de présentation...

"Cohabitation". Ce titre donné par Michel était réjouissant car nous avions, en effet, cohabité entre cinq pans de mur permettant à Raphaël d'ériger quatre tours cardinales réunies par des toiles d'air et à Michel de se faufiler dans les couloirs des couleurs et des temps. Michel Butor a dédié ce livre « aux squatters de tous les pays » ce qui atteste d'un doux humour.

Ce fut le début d'une collaboration et d'un approfondissement. Je m'attaquai au sentier "Mobile" puis passai par "Transit". Chaque fois que je lui proposais une "œuvre croisée", j'allais deux fois chez lui pour lui apporter la matière et pour signer et récupérer ma part (nous partagions en deux). Je ne partais jamais sans avoir été abondamment approvisionné des livres qui venaient d'être édités. Je lui fis remarquer, un jour, que bien que "Mobile" soit dédié à Jackson Pollock, il me faisait penser à Rauschenberg et Jasper Johns. Il acquiesça et j'en fus fierot. Les lectures se poursuivant, la montagne se révélait en même temps qu'elle se soustrayait. Chaque coin visité ouvrait vers un ailleurs et chaque coin retrouvé était un ailleurs.

Il y eut une période où il s'occupait de l'édition de ses œuvres (presque) complètes. Une montagne. Treize volumes d'environ mille pages chacun. J'eus droit aux premiers volumes qui sortirent aux éditions de La Différence. Je me souviens avoir été impressionné par le texte sur l'Égypte dans "Le Génie du lieu 1". J'eus la sensation d'un texte sable, d'un texte dune dont la masse se mouvait. Je fus impressionné et suis encore impressionné par bien d'autres textes mais celui-ci fait partie des premiers.

J'ai souvent été émerveillé, voire sidéré par la capacité de Michel à meubler les propositions plastiques qui le sollicitaient. Du point de vue du contenu, c'est une lutte entre texte et image : ce que chacun arrache de l'autre qui le transfigure. On ne perçoit jamais d'emblée la portée du texte de Michel, on y ajoute des strates à le fréquenter. Du point de vue visuel, l'enjeu, c'est ce danger, fusion ou catastrophe imminente à vouloir ajouter quelque chose à ce qui pourrait s'en passer car écrire sur-côté, est une chose mais écrire sur-dedans... La montagne peut accoucher d'une souris. Le peintre, lui, est tranquille, il attend d'être déçu ou surpris (bien que cela puisse s'inverser avec le temps) sauf si le texte est déjà là et qu'il faut s'y coller et sauf si l'œuvre devient commune et s'élabore comme une partie de ping-pong.

J'ai perçu la sensibilité de Michel Butor "à l'œuvre" lorsque arrivant pour récupérer ma part du travail accompli, il avait, par exemple, lui-même fabriqué un enveloppement fort bien adapté à chaque objet ou bien lorsque je découvrais qu'il avait varié son écriture en changeant d'outil parce que la

proposition plastique variait ou bien encore lorsque je voyais l'emplacement et l'impact plastique de ses écrits.

J'ai beaucoup apprécié Michel Butor dans les relations humaines. Il était un homme simple, sans affectation, doux, prévenant, vif - ses yeux pleuraient l'intelligence - sensible et sans doute timide. La montagne s'est révélée très accueillante, voire protectrice. Elle reste par ses textes, pour moi, un territoire encore considérable à découvrir. J'ai l'avantage, lorsque je les lis, de penser à lui.

Miguel Martin

ndlr : [page du livre Cohabitation](#) sur le site de Miguel Martin